

NAGUIB MAHFOUZ

LE CORTÈGE
DES VIVANTS

KHAN AL-KHALILI

roman traduit de l'arabe (Égypte)
par Faïza et Gilles Ladkany
avec la collaboration
de Muriel Louâtre

BABEL

Il était exactement 2 h 30, un après-midi de septembre 1941 : l'heure de la sortie des bureaux, le moment où des vagues de fonctionnaires, épuisés par la faim et l'ennui, déferlent, tel un raz-de-marée, des portes des ministères et, poursuivis par les rayons brûlants du soleil, se répandent en tous sens dans la ville.

Parmi eux, emporté par le flot, se trouvait Ahmad Akif, employé au ministère du Travail. Jusqu'alors, il prenait chaque jour le chemin du quartier Al-Sakakini, mais aujourd'hui, pour la première fois, il se dirigeait vers Al-Azhar.

Ce changement survenait après des années de séjour à Al-Sakakini dont il gardait nombre de souvenirs attachants liés à son enfance, sa jeunesse et sa vie d'adulte. C'est très rapidement qu'Akif et sa famille avaient pris la décision de déménager : là résidait d'ailleurs le plus étonnant. Ils avaient jusqu'alors mené une vie paisible et sereine dans leur ancien quartier qu'ils étaient même persuadés de ne jamais quitter. Or, voici que soudain des cris s'étaient élevés :

— Maudit soit ce quartier de malheur !

L'angoisse et la terreur s'étaient emparées des cœurs, et il était vain désormais de tenter de calmer les esprits.

Ils avaient donc quitté leur ancienne demeure, l'abandonnant à un passé révolu, confiant leur présent et leur avenir à un nouveau logis dans Khan al-Khalili.

Ahmad Akif était bien en droit d'invoquer le Seigneur : "Loué soit celui qui transforme les choses d'ici-bas sans lui-même changer !" car, devant un tel bouleversement, notre homme était plein d'anxiété.

Malgré lui, il ne pouvait s'empêcher de penser à son ancien quartier tant aimé, et son cœur s'emplissait de tristesse à l'idée qu'il avait été rejeté vers un quartier vétuste et populeux.

Il n'oubliait pourtant pas avec quel soulagement il avait appris qu'il allait s'éloigner d'un enfer dans lequel il était voué à une mort certaine : peut-être allait-il enfin jouir d'un sommeil tranquille après cette nuit infernale qui, tel un énorme séisme, avait plongé dans la terreur les habitants du Caire.

Aujourd'hui, il était déchiré entre la tristesse du départ et le réconfort d'une sérénité recouvrée, l'impression terrible d'avoir frôlé la mort et l'agréable consolation d'une sécurité nouvelle.

Suant à grosses gouttes, il se mit à arpenter le trottoir en attendant le tramway qui devait le conduire place Malika-Farida.

Malgré tout, la situation n'était pas dépourvue d'attrait. A l'orée d'un nouveau départ, il se préparait à accueillir le changement : nouvelle habitation, atmosphère différente, voisins inconnus...

Tel est le plaisir de la découverte : c'est un jeu de hasard, une course après l'espoir.

Peut-être notre homme allait-il enfin conjurer le mauvais sort, peut-être la chance allait-elle maintenant lui sourire, et ce désir de vivre qu'il avait toujours réprimé, enfin s'épanouir et secouer le carcan de son immobilisme ; peut-être allait-il de nouveau apprendre à vivre ?

Puis un sentiment secret de supériorité s'insinuait en lui : n'allait-il pas s'installer dans un quartier, certes plus

ancien, mais où le savoir et la connaissance étaient plus répandus ? Le déménagement avait commencé très tôt le matin, alors qu'il se trouvait déjà au ministère, et il ne connaissait donc pas encore Khan al-Khalili.

Il se disait : "Tout cela est provisoire ; ma famille devra supporter cette situation tant que durera la guerre, et ensuite viendra la délivrance !"

De toute façon, y avait-il une autre solution ? Aurait-il été sage de rester à Al-Sakakini, exposés qu'ils étaient à une mort certaine ? Il se mit à faire les cent pas : son anxiété et sa fébrilité étaient telles qu'il lui était impossible de rester en place. Fumant cigarette sur cigarette et ne cessant de s'agiter, l'air visiblement angoissé, il donnait l'image d'un homme accablé par le poids des années. Il était d'ailleurs incapable de percevoir clairement ce qui se passait autour de lui.

Son âge ? Il avait la quarantaine et il semblait bien improbable qu'il pût un jour attirer l'intérêt de quiconque. Il était grand et dégingandé ; ses vêtements se trouvaient dans un tel désordre qu'il faisait pitié. A la vérité, son pantalon comme sa chemise étaient tout fripés, les manches de sa veste étriquée le serraient aux poignets ; un mélange de poussière, de sueur et de crasse s'agglutinait sur les bords de son tarbouche ; le tissu de sa cravate était élimé...

Son crâne se dégarnissait aux tempes, sa nuque grisonnait. Il avait le visage plat et allongé, le nez petit, les lèvres minces, le front étroit et le menton fuyant. La grande pâleur de son visage émacié, mangé par des yeux bridés surmontés de sourcils fins et écartés, aux paupières rougies, ombrées de cils mous, ne l'avantageait certes pas et contribuait encore à le vieillir. Clignait-il des yeux, afin d'aiguiser sa vue ou se protéger du soleil, que son regard d'un brun sombre et profond semblait totalement disparaître.